

1

« Zita. Ce qu'il s'est passé ce matin, il vaut mieux l'oublier. »

Monsieur Leone a le souffle court. Sa voix est rauque et il parle lentement comme s'il avait du mal à trouver chaque mot. Il ne regarde pas Zita. Ses épaules sont rentrées et ses yeux fixés vers le bas, vers le plaid qui cache ses moignons et les accoudoirs de la chaise roulante. Avec ses cheveux bruns parsemés de gris qui bouclent au-dessus de son visage maigre, il ressemble à un enfant bossu qui aurait vieilli trop vite. D'habitude il ne se montre pas comme ça. Avec les clients, il se tient droit. Sa chemise ne fait pas un pli sous sa veste, et quand il lit les clauses d'un testament ou d'un bail, il parle comme un orateur. Mais quand les clients sont partis, souvent, son front retombe. Il ne veut plus voir personne. Il se fait apporter une tisane et il renvoie Zita chez ses parents. À son retour pour préparer le dîner, c'est le même homme droit qui lui ouvre la porte, un peu raide sur sa chaise roulante. Toujours un peu pâle

ZITA

aussi. Mais pas comme aujourd'hui. Aujourd'hui ses yeux se détachent au milieu de ses traits tirés, rouge sur blanc.

Quelques livres traînent au coin de la table. L'un d'eux est tombé sur le sol. Il y a des lettres dorées sur la tranche : un livre du salon. Il n'est pas à sa place. Monsieur Leone reste de l'autre côté du bureau, les bras croisés.

« *Notturmo*, le roman, avec la couverture bleue. Celui-là tu peux le laisser. »

Il fait plus frais dans le salon. Les volets sont fermés. Dans la pénombre, le contour familier des meubles apparaît. Monsieur Leone les a fait fabriquer spécialement pour lui, pour n'avoir besoin de personne. Les commodes arrivent à la hauteur des hanches de Zita, et il faut s'accroupir devant les bibliothèques basses pour y poser les livres. Des petits éclats de soleil s'infiltrèrent par les fentes des volets et viennent se refléter sur les dalles de pierre. Emiliano l'a aidée à remiser les tapis pour l'été. Ils les ont portés dans le placard de l'entrée, sous le grand escalier. Avant, la chambre du maître était à l'étage. À son retour de la guerre, monsieur Leone a repris la chambre de sa mère au rez-de-chaussée, en enlevant les tableaux et le crucifix en bronze, qu'il a fait monter dans le couloir en haut. Il y a beaucoup de vieilles choses dans les chambres vides. On y laisse tout ce qui ne sert plus. Monsieur Leone a demandé à Zita si elle voudrait s'installer là-haut. Elle aurait l'étage pour

ZITA

elle toute seule et elle n'aurait plus à marcher tous les jours depuis le village. Mais ses parents ont refusé parce qu'elle est trop jeune. La maison de monsieur Leone n'est pas très loin, et le chemin qui y conduit passe par un joli ruisseau. S'il ne fait pas trop froid, ce n'est pas dur de faire l'aller-retour. Et même en le nettoyant une fois par semaine, l'étage sent fort le champignon, et cette odeur des endroits où personne ne vit.

On dit que c'est l'odeur des fantômes. À l'auberge, à l'époque où Zita servait encore le soir avec sa mère, il y avait des histoires sur cette maison. Surtout vers la fin de la guerre, quand madame Leone mère était morte et que lui était encore au front. Les paysans entendaient des bruits étranges lorsqu'ils passaient par là au coucher du soleil, et les chiens qui s'approchaient la nuit se mettaient à hurler. Les Leone sont notaires de père en fils dans le pays. Ils ont construit leur maison après l'époque de Napoléon. Au temps de l'unification, quand l'Autriche avait essayé d'envahir la région, un cousin nationaliste de la famille avait fui les combats pour se réfugier chez eux. Il était tombé amoureux de la bonne et il l'avait courtisée. Fou de rage, le mari de la bonne l'avait tué, dans la chambre au fond du couloir. Parfois, le soir tombé, la porte de cette chambre grince, et pendant un moment plus rien ne bouge dans la maison, comme si tout était aux aguets, dans l'attente d'un autre bruit. Monsieur Leone fait comme s'il n'avait rien entendu. Pourtant, malgré la guerre, il a gardé l'ouïe

## ZITA

fine. Le père de Zita lui est un peu sourd. Comme il est aubergiste, il a travaillé au ravitaillement pendant la guerre, plus loin du front. Mais les bombes sont tombées partout autour de lui, et maintenant quand on lui parle on ne sait jamais s'il a bien entendu. La mère de Zita dit qu'il a toujours été comme ça, que la guerre lui a juste donné un prétexte pour ne pas écouter.

L'horloge sonne cinq coups. Il est déjà tard. Dans la cuisine, l'atmosphère est étouffante. Le soleil de juin frappe contre les carreaux. Il n'y a pas un souffle d'air. L'orage se fait attendre depuis deux jours. Les légumes pour le minestrone sont dans la cave. Une odeur entêtante de plantes aromatiques a envahi le sous-sol et monte dans l'escalier qui mène au garde-manger. Il y a de la citronnade de la veille au frais. La carafe est fraîche, recouverte d'un linge mouillé. Quand le liquide touche ses lèvres, un frisson passe sur la peau de Zita. D'habitude, la peur d'être découverte l'empêche de boire pendant qu'elle travaille. Parfois, sans rien dire, monsieur Leone vient à la cuisine et il ouvre le cabinet des liqueurs. Il reste à boire dans un coin de la cuisine pendant qu'elle épluche les légumes ou qu'elle découpe la viande. Il lit distraitement le journal ou des papiers, mais il finit toujours par relever les yeux pour scruter l'horizon, vers la colline où passe la route qui mène au village. Au début, cette présence et surtout ce regard semblaient si étranges qu'ils gênaient Zita.

## ZITA

Les légumes sont sur la table du garde-manger. Il faut les laver, couper les tomates. C'est sa tante qui lui a appris à faire le minestrone. Quand le père de Zita est parti au front, sa tante l'a remplacé aux cuisines. Elle était très habile et patiente, et elle a enseigné à Zita tous les bons gestes. Le grand-père de Zita tenait une auberge, lui aussi, un peu plus au nord dans les collines. Un autre des frères de son père est devenu cuisinier à Milan, dans une grande maison avec une porte pour les chevaux et de l'eau qui monte dans les étages. C'est lui qui a retrouvé la tante de Zita quand elle s'est enfuie. Elle est revenue avec un enfant dans le ventre, et le père de Zita l'a recueillie à l'auberge. L'enfant est mort avant d'être né. À l'école, il y avait des filles qui disaient que c'était un châtiment de Dieu, mais Don Gabriele le curé a quand même baptisé le corps, pour qu'il ne finisse pas dans les limbes. Sa tante est restée avec eux à tricoter, et pendant la guerre elles préparaient les repas ensemble. Mais pas depuis que son père est rentré. Il ne laisse pas les femmes travailler en cuisine. La mère de Zita dit à ses amies du village que c'est comme si elle avait épousé un homme et aussi une belle-sœur. Il n'y a que Zita qu'il autorisait à venir de temps en temps quand elle était petite. Il l'asseyait sur un tabouret pendant qu'il faisait bouillir la marmite et il lui laissait couper des légumes, sans rien dire, en mordant parfois dans un quart de tomate.

Quand les ingrédients sont prêts, il faut remonter

## ZITA

pour mettre l'eau à bouillir. Le front de Zita est moite et son uniforme lui colle à la peau. Il y a une trace de cambouis sur un de ses bas. Sa mère va se mettre en colère. Elle peut se fâcher et crier même devant des clients. Un jour, Don Gabriele, qui était venu dîner à l'auberge au retour de sa tournée dans la campagne, a dû lui demander de ne pas utiliser en vain le nom du Seigneur. Elle parle toujours de Dieu et des saints quand elle jure. Les jurons des clients, qui ne veulent rien dire, sont plus amusants.

Le salon de la maison est triste mais il est facile à nettoyer. Il n'y a presque rien. Rien aux murs, sauf un tableau dans un cadre doré au-dessus de la cheminée. On y voit le bureau, le même qu'aujourd'hui, mais les meubles ont noirci depuis à cause du charbon du poêle. Un homme avec une barbe blanche fait signer un contrat à un mari et à sa femme en vêtements du dimanche. C'est le père de monsieur Leone. Il a les mêmes oreilles très décollées. Il est mort quand Zita était encore petite. Tout le village était allé à son enterrement. À l'église, il faisait très chaud et il sentait mauvais dans son cercueil. On a enterré sa femme dans la même tombe. C'était pendant la guerre, quelques jours après la première communion de Zita. L'employé des pompes funèbres était au front, et le deuxième cercueil a simplement été déposé sur le premier. D'habitude on met les époux côte à côte. C'est triste sinon.

## ZITA

Les bibliothèques sont alignées le long de l'autre mur, devant une table en noisetier et des chaises avec des coussins de velours qui servent pour recevoir les invités.

Les fleurs fanent déjà à cause de la chaleur. Une trace plus claire attire l'œil de Zita. Le cadre n'est plus à sa place. Il est au coin du mur, par terre, mais le verre n'est pas cassé. Ce n'est pas la première fois qu'il est déplacé. Monsieur Leone s'attarde parfois dans le salon et il tourne sa chaise roulante pour lui faire face. Mais il ne s'en approche jamais en présence de Zita. Sur la photographie, c'est comme un autre monsieur Leone, plus jeune, assis sur le capot de sa voiture avec un trophée dans les mains. Il a le même menton qui avance, les mêmes grandes oreilles, et la moustache fine et longue comme un sous-officier. Ses cheveux tout bruns bouclent au-dessus de son front. Il rit comme il n'a jamais ri devant Zita, les yeux tournés vers une femme qui tient une ombrelle. Elle lui rend le sourire, mais une ombre empêche de voir le haut de son visage. C'était la fille du baron. Elle se rendait parfois au village pour la messe, mais toujours avec une voilette. Quand Zita était toute petite, une fois par mois, des musiciens venaient à l'auberge le soir pour aller jouer une sérénade avec monsieur Leone dans le jardin de cette femme, plus bas du côté de l'Adda. Pendant que sa mère leur servait à manger, ils entonnaient des airs du cirque ou de la foire pour Zita. Mais un jour ils ne sont plus venus.

On dit que c'est quand la fille du baron est morte que

## ZITA

monsieur Leone s'est engagé, qu'il ne serait jamais allé au front sinon. Un de ses amis d'université connaissait un ministre. Sur la photo, elle est déjà maigre. Mais très grande et élégante, comme monsieur Leone. Quand il avait ses jambes, il était grand. Les gens disent qu'il était très beau et que toutes les femmes tombaient à genoux devant lui. La tante de Zita aime raconter sa romance avec la fille du baron. Elle dit qu'il était comme les chevaliers dans les contes de fées. Quand il est revenu du front, malgré ses blessures, on pensait qu'il trouverait tout de suite une épouse. Il ne pouvait plus vivre seul. C'est pour ça que le docteur Rossi a proposé que Zita aille travailler chez lui. Elle venait de finir l'école, et si elle n'allait pas se marier tout de suite, elle pourrait lui servir de bonne pendant quelque temps. Sa mère avait eu peur au début de laisser sa fille avec un homme célibataire. Mais le docteur a simplement dit qu'il savait qu'il n'y avait pas de risques. Au début, les clients faisaient parfois des plaisanteries à Zita, mais les ragots ont cessé très vite, et quand on parle de Leone, les gens disent qu'il n'est plus ce qu'il était. D'ailleurs il ne regarde pas Zita. Maintenant c'est d'Emiliano, le chauffeur mécanicien, que sa mère a peur.

Emiliano la regarde, lui. Quand il la voit dans le jardin, il veut toujours l'aider à porter l'arrosoir ou un panier lourd. Comme monsieur Leone ne peut rien faire dans la maison, il lui demande souvent d'aider Zita et il

## ZITA

les laisse seuls ensemble. Si Emiliano finit son travail avant elle, il traverse le jardin et vient sans se faire voir par la porte de la cuisine. Quand elle ne l'entend pas entrer, il s'approche par derrière et il l'embrasse dans la nuque. Il est plus petit qu'elle et lorsqu'il veut l'atteindre il doit se tendre sur les doigts de pied comme un jouet sur un ressort.

Après la guerre, beaucoup de gens sont venus chez monsieur Leone pour lui racheter sa voiture de course. Les parents de Zita préparaient des plateaux de charcuterie à apporter pour les invités, mais ils partaient sans rester dîner et monsieur Leone ne les raccompagnait pas à la porte. Il renvoyait Zita chez elle et il restait dans le garage. C'est à ce moment-là qu'Emiliano est arrivé. Il était rentré de la guerre en même temps que le père de Zita, et il n'avait pas été blessé. Il avait été le chauffeur d'un major qui faisait des allers-retours entre Rome et le front. Monsieur Leone l'a embauché pour entretenir sa voiture. Quand les vétérans du village ont entendu qu'il venait travailler chez Leone, ils sont allés le voir. Ils avaient des choses à raconter sur le joli chauffeur du major. Ils sont revenus à l'auberge avec un air noir, en ricanant et en disant que ces deux-là avaient trop en commun, qu'on ne les séparerait plus.

Emiliano s'occupe de l'automobile. Monsieur Leone et lui restent souvent toute la matinée dans le garage. La voiture n'a qu'une place étroite, pour le pilote. Monsieur Leone a fait ouvrir un petit espace derrière où il

## ZITA

peut s'asseoir avec un coussin. Il s'y installait avec l'aide de Zita et d'Emiliano et les deux hommes partaient dans la campagne. Mais ces derniers temps, c'est presque toujours Emiliano seul. Il conduit autour du village deux fois par semaine, le mardi et le jeudi, pour faire tourner le moteur. Quand quelque chose casse, monsieur Leone convoque Emiliano un samedi pour aller à Bergame ou à Milan chercher les pièces nécessaires. Ils passent la semaine à lire des prospectus et des manuels pour choisir la meilleure pièce, et le bureau de monsieur Leone se recouvre de pages de calculs et de schémas. Le samedi, ils vont ensemble à la banque, puis Zita prépare un gros casse-croûte dans un panier et Emiliano part avec son sac et sa plus belle veste en les saluant d'un air grave avant de monter dans la calèche.

Les grandes villes sont loin, et le père de Zita ne l'y a jamais emmenée. Il y a les foires dans les bourgs aux alentours, quand des gens viennent de partout, mais ce n'est pas la même chose. Quand il faut régler des affaires en ville, son père y va seul. Sa mère est toujours très nerveuse pendant ses absences, et à son retour, elle lui fait des scènes ou elle ne lui dit rien jusqu'au dimanche. Une fois, il a fallu demander à Don Gabriele de les réconcilier. Le père de Zita ne va jamais à confesse, mais Don Gabriele l'aime bien parce qu'il a servi la patrie. Avec Emiliano dans le garage, monsieur Leone prend toujours un air pensif. Il plisse les yeux, met le poing sous son menton et balance doucement ses épaules vers

## ZITA

l'avant, comme quand il joue aux échecs avec le docteur Rossi et qu'il oublie de demander à Zita d'apporter le café. Lorsqu'il faut faire des vérifications sur la voiture, il se redresse. Ses gestes sont plus rapides. Il se tend et se penche en avant sur sa chaise roulante. Parfois on doit l'aider pour qu'il regarde sous le capot. Il peut être très agile et tenir dans des positions délicates à la seule force de ses bras, même s'il se fatigue vite. Et quand il donne des ordres à Emiliano, sa voix grave résonne distinctement dans la cuisine et le salon. Le garage est un endroit agréable, surtout en été. L'odeur de l'huile de moteur recouvre toutes les odeurs de la maison. Emiliano demande souvent à Zita de s'asseoir là pendant qu'il travaille. Mais aujourd'hui il est venu et reparti sans lui dire un mot.

La porte du garage est restée ouverte. Il fait bon dans la pénombre entre les murs de pierre. C'est une grange aménagée. Une vieille carriole retournée repose au fond, à côté de deux box pour des chevaux, dans lesquels sont entreposées des pièces mécaniques. Au début de la guerre, des hommes sont venus réquisitionner les chevaux du village pour l'armée. Quand ils sont arrivés chez elle, la vieille madame Leone a tenté de les refouler, mais ils avaient des ordres de l'état-major et ils ont pris leurs deux juments. Monsieur Leone n'en a jamais racheté. Il les loue aux paysans, ou s'il veut aller en ville il demande de l'aide au docteur Rossi.

ZITA

À côté des bûches pour le feu, il y a le mur des prothèses. Elles sont pendues côte à côte tout le long de la grange avec le vieux fusil de chasse rouillé de monsieur Leone, comme une rangée d'armes dans une caserne. Il y a des cannes, des appareils de toutes sortes, avec des rouages et des articulations. Une jambe en bois sculptée a été peinte en bas pour ressembler à des pieds dans des sabots, une autre en fer a été moulée avec des arabesques et une scène sur tout le mollet comme sur les murs de l'église. Elle luit dans l'obscurité, et parfois, elle donne l'impression qu'elle va se mettre à bouger, que les écrous qui tiennent le genou vont crisser pour la faire sauter en avant. Une sorte de gros pantalon couvert de lanières de cuir est accroché dans un angle. Des systèmes de poulies et de fils remontent comme les ficelles d'une marionnette jusqu'à un petit moteur à essence. Ce n'est pas fait pour la marche. Quand ses blessures ont été guéries, monsieur Leone a fait venir des artisans de partout. Il voulait des nouvelles jambes. Il essayait de parler allemand à des menuisiers de Vienne en pointant du doigt ses moignons :

« *Das Bein, ich will das Bein !* »

Un jour un homme est venu du gouvernement lui apporter une médaille. Il était en train d'essayer une prothèse compliquée avec un inventeur de Rome, un petit homme chauve qui parlait toujours avec excitation et qui lui avait promis de le refaire marcher. Il a dit à

ZITA

Zita de faire attendre le fonctionnaire pendant qu'il continuait à essayer d'enfiler la machine. Au bout d'une demi-heure, le visiteur s'est fâché et il a ouvert la porte du bureau. Monsieur Leone était assis sur la table, la chemise déboutonnée, incapable de faire entrer son ventre dans l'appareil. Quand le fonctionnaire s'est mis à lui parler, il lui a crié d'un ton exaspéré :

« Une médaille ? Que voulez-vous que j'en fasse ? ! Je veux des jambes ! »

L'homme est parti furibond. Le soir même, l'histoire avait fait le tour du village, et tous les clients à l'auberge en parlaient. Certains riaient du vieux Leone qui voulait des jambes au lieu d'une médaille, mais l'histoire n'avait rien de drôle.

Pendant plusieurs mois, monsieur Leone a continué à essayer des prothèses, mais aucune ne convenait. Il parvenait à peine à se tenir debout et à faire quelques pas, comme sur des échasses. Il se fatiguait très vite et il se mettait à tousser. Un jour, Don Gabriele, qui venait le voir chaque semaine à la fin de sa tournée, lui a dit qu'il fallait se résoudre à accepter les épreuves que le Seigneur lui envoyait. Il n'a rien répondu, mais a passé une semaine entière sans sortir de chez lui, recroquevillé sur sa chaise roulante. Il restait seul toute la journée enfermé dans son bureau, dont il avait interdit l'accès à Zita. Il ne voulait voir personne. Puis il est sorti avec une nouvelle idée. Il a rappelé les mêmes artisans, jusqu'aux plus mauvais, ceux dont les machines n'avaient

ZITA

pas marché du tout. On les a vus revenir au village, penauds ou avec un sourire hautain et victorieux, parce que, même si le vieux Leone les avait chassés une fois, il avait quand même besoin d'eux. Il leur a demandé quelque chose de nouveau. Un modèle pour activer les pédales de la voiture. Il voulait conduire.

On lui a tout proposé : une voiture à conduire avec les mains, un chauffeur, mais il a tout rejeté. Il voulait un appareil pour pousser les pédales. Les premières prothèses étaient celles qui ressemblaient à des jambes. Après, il y en a eu d'autres, avec des commandes et des leviers. Emiliano, qui était à son service depuis six ou sept mois, avait trouvé une vieille voiture pour faire les essais. Monsieur Leone l'a envoyée plusieurs fois au fond du fossé. Le plus souvent, le moteur calait avant de démarrer. Monsieur Leone criait :

« C'est trop lourd ! C'est imprécis ! »

Il se disputait avec les artisans, les inventeurs et les ingénieurs venus le conseiller, et il se fâchait contre Emiliano. Il ne criait jamais contre Zita, mais il renvoyait tout le monde et il les rappelait quelques heures plus tard. Emiliano allait attendre à l'auberge qu'il ait de nouveau besoin de lui. Il se moquait de monsieur Leone avec les autres clients. Il disait que ce n'était qu'un cul-de-jatte borné, que même s'il trouvait un moyen pour faire marcher la voiture, il n'avait plus ce qu'il fallait pour disputer une course et que tout ça ne servait à rien. Il pensait qu'il finirait par vendre la voiture et qu'il le

ZITA

congédierait. L'entretien coûtait cher, et sans pilote une voiture de course n'a aucune valeur. À la fin, monsieur Leone a payé tous les artisans et il a entassé les inventions dans le garage où elles prennent la poussière. La voiture est restée aussi. Et Emiliano continue à s'en occuper deux fois par semaine.

C'est une voiture rouge, avec du vert à l'arrière et des traits blancs en diagonale sur le capot. En regardant de plus près, on devine tous les changements qui se sont produits au fil des années. La carrosserie est striée de lignes et de marques. Certaines correspondent à des pièces qui rouillent au fond du garage. Monsieur Leone en achète souvent des nouvelles pour continuer d'améliorer ses performances. Il y a aussi des traces presque invisibles d'anciennes égratignures et de bosses, qui viennent des courses auxquelles elle a participé, avant la guerre. En passant la main sur les côtés du capot, on peut les sentir. Emiliano entretient la peinture. Il s'occupe aussi des roues, qui éclatent parfois sur les chemins du village. Il dit que la voiture est beaucoup plus puissante sur les routes mais qu'elles sont trop loin. Par temps sec, il soulève un gros nuage de poussière à son départ, et on peut voir les signes de son retour bien avant que le capot rouge et blanc réapparaisse par la fenêtre de la cuisine.

Emiliano n'est pas du village, il habite un peu plus haut sur la route de Bergame avec sa vieille mère. Il dit qu'il connaît toute l'Italie et la France parce que sa

## ZITA

famille vient du Sud et que son frère est parti travailler à Marseille. Il aime raconter ses aventures, sauf celles du front, dont personne ne parle. Les clients de l'auberge se taisent toujours quand on leur pose des questions sur le front. Ils disent que ça a été une guerre sans aventures, parce qu'on restait dans les tranchées sans bouger. Mais Emiliano, lui, conduisait le major, et ils allaient partout. Ils ont traversé des montagnes, il se sont battus avec un ours et ils ont chassé avec un noble qui avait autant de chiens qu'il y a de vaches dans toute la région. Les clients à l'auberge disent parfois qu'il exagère et qu'il veut se donner des airs. Mais il raconte ses histoires avec beaucoup d'énergie et des mimiques amusantes et les gens rient en l'écoutant.

Quand il a fini son travail, Emiliano vient trouver Zita et il l'emmène dans le garage pour lui montrer toutes les nouveautés qu'il a dénichées pour la voiture durant son dernier séjour en ville, ou il lui parle des machines qu'il a vues là-bas, de leur puissance incroyable. Il la fait se pencher au-dessus du siège du pilote et il lui dit le nom des leviers et comment lire les cadrans en lui posant la main sur les hanches. Il ouvre le capot pour elle et il lui montre l'intérieur. Surtout le moteur. Il est énorme et noir, et il brille doucement dans la pénombre. Quand Emiliano le vérifie, son battement puissant et répété monte jusqu'à envahir toute la maison. Emiliano dit qu'il a déjà vu un cœur humain et que ça ressemble à un petit moteur en chair. Un homme avec un moteur à

## ZITA

l'intérieur serait beaucoup plus rapide et plus fort que les autres. Il aurait besoin de toutes ses forces pour porter son cœur, mais il aurait tellement plus d'énergie qu'il pourrait vivre avec un corps entier en métal. Peut-être que monsieur Leone rêvait d'un cœur et d'un corps en métal quand il a fait faire les appareils abandonnés dans la grange. Peut-être que c'est pour ça qu'on dit qu'il n'est plus vraiment un homme.

Plusieurs fois par mois, monsieur Leone va rencontrer un client ou inspecter une propriété. Il commande une voiture à chevaux au village ou il part dans celle que lui prête le docteur Rossi. S'il a besoin d'aller dans les champs, il fait chercher l'idiot Lorenzo. Lorenzo est gros et fort, il peut porter monsieur Leone sans mal. Il n'aide pas aux champs, sauf aux moissons, parce qu'il abîmerait les outils. Quand il vient au village il faut le chasser loin de l'auberge et le surveiller pour ne pas qu'il se jette sur l'alcool, mais il fait tout ce qu'on lui demande et il siffle très bien. Il retient tous les airs qu'il entend.

Si c'est un mardi ou un jeudi et qu'Emiliano est venu pour conduire, il attend que la calèche ait disparu et il siffle Zita. Il laisse la voiture dans l'allée et il attend avec sa veste de cuir et ses lunettes de course en croisant les jambes et en appuyant le coude sur le capot. Il ressemble aux photos dans le journal, mais comme il est trop petit, il doit se mettre sur la pointe des pieds. Dans

ZITA

cette position, il a toujours l'air d'être en train de faire un effort pour ne pas tomber. Au début, il voulait juste qu'elle l'applaudisse pendant qu'il partait. Mais un jour, il lui a demandé de s'approcher et il lui a annoncé qu'il allait la laisser conduire. Il riait de son rire aigu qu'il prend pour se moquer des gens, en disant qu'elle aurait l'air d'une vraie petite pilote. Il l'a aidée à monter avant de s'asseoir derrière elle, à l'endroit où se met monsieur Leone. Il lui a pris les hanches, la tête à côté de sa tête, et il lui a fait tenir le volant. Au début, il a feint de lui donner son casque en cuir, mais il a enlevé un gant pour caresser ses cheveux et il a dit que ça les décoifferait. Il fallait juste resserrer son chignon pour qu'ils ne lui entrent pas dans les yeux. Puis il lui a montré les pédales et la voiture a démarré.

Pendant un instant, la campagne a changé. La maison, le jardin, les clôtures, les arbres et même le chemin ont été pris d'un mouvement. Le ciel aussi bougeait au-dessus de leurs têtes et c'était comme si les nuages partaient en arrière. Les cailloux et le gravier faisaient vibrer la voiture et les bras de Zita tremblaient. Emiliano l'a laissée conduire jusqu'à la barrière pendant qu'il lui embrassait la nuque en parlant à son oreille. Les mots se perdaient dans le grondement du moteur, qui montait et descendait au rythme des pédales. Tous les autres bruits, la voix d'Emiliano à côté d'elle, les cris des oiseaux et même son propre souffle, disparaissaient dans cette énorme voix. Puis Emiliano lui a demandé

## ZITA

d'arrêter le moteur et de descendre. Il est parti en soulevant un petit nuage de poussière au-dessus de la colline qui mène au village. Le reste de l'après-midi, la maison semblait tellement calme qu'on n'entendait plus les bruits de pas sur les dalles du sol, comme après une détonation quand le silence revient. Au retour de monsieur Leone, quand il a fallu préparer le dîner, les légumes n'avaient pas de goût, et le minestrone ce soir-là était complètement raté.

Depuis, quand Emiliano doit faire rouler la voiture et que monsieur Leone n'est pas là, il appelle Zita du garage et il l'invite à monter dans l'habitacle en lui prenant la taille. Même avec une robe et des mauvais sabots, les pédales sous les pieds de Zita vibrent et le moteur gronde dans tout son corps. La voix d'Emiliano comme les battements de son cœur se perdent dans ses tympans, alors que la campagne s'enfuit sous la voiture. Emiliano se moque d'elle, il dit qu'elle ressemble à un petit garçon avec un jouet. Mais il parle avec une voix chantante en bombant le torse comme le docteur Rossi à l'auberge quand il a bu et qu'il parle du destin de l'Italie. Chaque fois, il lui montre des choses nouvelles en chuchotant à son oreille comme si c'était un grand secret qu'il lui confiait. Il lui explique les trucs des professionnels, quand il faut freiner avant un tournant, comment doubler une autre voiture. Monsieur Leone n'évoque jamais les courses qu'il a disputées dans sa jeunesse. Quand Emiliano raconte ses sorties avec le major, leurs exploits

## ZITA

et leurs victoires face à d'autres officiers, son visage se contracte et il fronce les sourcils, comme devant ses clients s'ils ne font pas ce qu'il leur conseille. Sans la photo et les médailles au fond d'un tiroir du bureau, qu'il faut sortir une fois par an pour les faire briller, on ne pourrait pas deviner qu'il a été un pilote.

L'habitacle de la voiture est confortable. L'odeur de l'huile de moteur se mêle à celle du cuir et à un très léger parfum d'eau de Cologne, celle que porte monsieur Leone. En se penchant un peu, on peut lire tous les cadrans d'un coup. Le tablier de Zita l'empêche d'aller plus avant. Il faut le soulever, comme quand Emiliano la fait monter à bord. Alors ses jambes passent par-dessus le capot d'un seul mouvement. Un soupir s'échappe de ses lèvres lorsque ses mains se posent sur le volant. Le dos contre le siège de cuir encore tiède malgré la fraîcheur du garage, le regard fixé en avant, ses yeux se ferment et toute la maison disparaît.

C'est dans cette position qu'elle a trouvé monsieur Leone ce matin à son arrivée. Sa chaise roulante était renversée à côté de la voiture et lui se tenait courbé en avant à l'intérieur de l'habitacle. Il avait dû y rester toute la nuit. Ses mains tenaient le volant et il ne l'a pas lâché en voyant approcher Zita. Il a refusé qu'elle l'aide à sortir.

« Va t'occuper de la maison. Si j'ai besoin de toi, je t'appellerai. »

ZITA

Il est resté le regard fixé en avant un long moment, puis il a lâché le volant et il a fait signe à Zita de sortir d'un geste sec. Les mains de Zita étaient sales. À ce moment-là, l'idée de ces mains sales la retenait, immobile, sur le pas de la porte. Il a fini par se tourner complètement vers elle.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je peux conduire. »

Les mains de Zita se sont posées sur son tablier. Un courant d'air qui venait de la cuisine passait dans son dos.

« La voiture ?

– Oui. »

Monsieur Leone s'est redressé sur le siège. Ses yeux étaient rouges et on voyait les veines le long de ses tempes. Il ne souriait pas. Il inclinait son visage vers elle, mais pas comme Emiliano. Son regard semblait traverser Zita sans s'arrêter sur elle. Il basculait légèrement les épaules d'avant en arrière, comme devant la table d'échecs avant de jouer son coup.

« Emiliano m'a montré.

– Emiliano... »

Il a prononcé le nom d'Emiliano d'un ton indifférent en continuant à la scruter. Puis il a porté son regard vers l'entrée du garage. L'horloge a sonné neuf heures, l'heure de commencer à faire le ménage. Mais avant que Zita ne bouge, il a tendu les bras vers elle et il a repris d'un ton ferme, en détachant les syllabes :

ZITA

« Eh bien, aide-moi. Je dois passer derrière. »

Il s'est appuyé sur elle pour se hisser dans le compartiment qu'il avait fait aménager. Ce n'était pas facile, mais quand il est dans la voiture, monsieur Leone est toujours plus agile et plus fort qu'il n'en a l'air dans sa chaise roulante.

« Apporte le casque d'Emiliano. »

Il l'a pris dans ses mains, il a resserré les lanières et il l'a tendu à Zita.

« Tu dois le mettre. Les lunettes aussi. »

Sa voix résonnait dans le garage. Son visage semblait encore plus pâle que d'habitude et ses yeux rougis par la nuit sans sommeil étaient grand ouverts. Il l'a fait s'installer dans la voiture avec le casque et les lunettes, les gants un peu trop grands et son uniforme de bonne. Il scrutait chacun de ses mouvements en tendant le cou pour voir ses pieds sur les pédales. Son souffle passait sur la nuque de Zita. Le moteur était déjà chaud. Peut-être qu'il l'avait allumé pendant la nuit pour l'écouter. Quand la voiture a démarré, le grondement a envahi le garage. Les prothèses et les appareils pendus au mur ont été pris d'une secousse, comme si toutes ces jambes artificielles se mettaient en mouvement d'un seul coup. Mais monsieur Leone restait impassible, penché par-dessus l'épaule de Zita, et guidait son regard droit devant.

Ils sont sortis dans l'allée. La barrière n'était pas fermée. Sur le petit chemin, la voiture tremblait comme

ZITA

une feuille. Les arbres sur le bas-côté les frôlaient et s'évanouissaient en un instant. Les tournants arrivaient les uns après les autres et le capot épousait leur courbe. À une fourche, par-dessus le bruit du moteur et dans l'espace clos du casque, la voix grave de monsieur Leone est montée :

« À droite. »

Le tournant était à angle droit et la route étroite. Tous les conseils d'Emiliano revenaient, ses yeux sur les pédales, ses gestes. Les pneus ont crissé, mais déjà la nouvelle route défilait sous eux. Le volant entre les mains de Zita guidait la voiture dans un nuage de graviers et de poussière. Le clocher du village serpentait à l'horizon, disparaissant et réapparaissant au gré des virages. La sueur perlait sur le visage de Zita. Le moteur résonnait de plus en plus fort, comme le grondement du tonnerre quand la tempête approche. Ils filaient comme un oiseau avant l'orage, rasant le sol et frôlant les arbres à pleine vitesse. La voiture accélérât et le capot fendait les champs dans une traînée de poussière. La main de monsieur Leone s'est posée sur son épaule. Sa voix, qui avait disparu dans le grondement, a résonné de nouveau, intense et pressante :

« Plus vite. Accélère. »

Le pied de Zita s'est tendu sur l'accélérateur. Le casque maintenait son visage fixé vers l'avant.

« Passe la vitesse. »

Le rythme a ralenti un instant, puis il est reparti de

ZITA

plus belle. Les vêtements de Zita lui collaient à la peau, et autour de ses yeux un peu de buée se formait sur les lunettes.

« Encore. Passe la vitesse. Prends à droite. »

La main sur son épaule se crispait. La voix devenait plus sèche et plus impérieuse. Les pneus ont crissé de nouveau et le fracas des cailloux a semblé vaincre la voix du moteur. Puis il a rugi plus fort encore. Les champs qui avaient un instant repris leur apparence se sont distendus pour s'évanouir sur les bords du casque. Les maisons du village sont apparues au détour de la route comme des petites taches couleur de terre sur la ligne du ciel. Un bois les a cachées. Le sol vibrait. Le soleil était aveuglant. Toutes les images, les sons, tous les tremblements du moteur s'étaient fondus en un seul élan. Le corps de Zita vibrait à l'unisson du paysage. Dans son roulement de tonnerre, la voiture accélérât toujours et son rythme s'emparait de tout.

« Plus vite. Plus vite ! »

La main de monsieur Leone se contractait sur l'épaule de Zita. Une douleur sourde en émanait, mais elle se perdait aussitôt dans le chaos des sensations. Il n'y avait plus que ses yeux fixés sur la route que la voiture avalait aussitôt apparue. Et dans son oreille, par-dessus le fracas, son sang battait, lent, régulier et profond, répondant au rugissement du moteur.

Les champs ont défilé, une fois, deux fois. L'église passait et repassait devant leurs yeux et le bois qui

## ZITA

menait au village glissait le long du chemin dans un sens puis dans l'autre. À leur retour, la matinée était déjà très avancée. L'uniforme de Zita en sortant de la voiture était trempé de sueur. Ses bras vibraient encore d'avoir tenu le volant si longtemps et une crampe lui contractait le poignet. Quand il s'est appuyé sur elle pour se rasseoir dans sa chaise roulante, monsieur Leone semblait incroyablement léger. Ils sont restés tous les deux près de la voiture plusieurs minutes. La soif tenaillait Zita. Monsieur Leone ne lui lâchait pas la main. Il était rouge et haletait comme un animal après un combat. Raide, dressé sur sa chaise, le regard immobile droit devant lui, les yeux grand ouverts, il semblait sur le point de faire un malaise. Un sourire effrayant lui étirait les lèvres. Il la gardait près de lui, sans lui jeter un regard. Les jambes de Zita se dérobaient sous elle mais c'était comme si elles n'étaient plus nécessaires, comme si son corps flottait simplement au-dessus du sol. Après un temps, la respiration de monsieur Leone s'est calmée. Elle devenait plus profonde, rythmant le silence.

La porte du garage s'est ouverte. Emiliano se tenait sur le seuil. C'était un des jours où il devait piloter la voiture. Il les a longuement dévisagés, le bras appuyé contre le montant de la porte. En le voyant, le sourire de monsieur Leone s'est dissipé. Son visage s'est contracté, ses lèvres sont retombées. Ses yeux se sont fixés sur Emiliano qui a reculé d'un pas. Mais il lui a simplement dit qu'il n'aurait pas besoin de conduire aujourd'hui, et

## ZITA

il est parti dans son bureau en demandant à Zita de lui apporter une carafe d'eau. Après avoir vérifié la voiture, Emiliano est venu la voir dans la cuisine. Il est resté adossé au mur en se balançant d'un pied sur l'autre. Mais avant qu'il ait pu demander quoi que ce soit, monsieur Leone a appelé Zita, et il est sorti en maugréant et en haussant les épaules. Le claquement de la porte d'entrée a fait vibrer le plateau que Zita apportait à monsieur Leone, mais c'est à peine si elle l'a entendu. Dans ses tympans, le rugissement du moteur résonnait encore au loin comme le tonnerre dans un ciel d'été.

Monsieur Leone est sur le pas de la porte du garage. Il dévisage Zita. On entend le bouillonnement de l'eau dans la cuisine et de la vapeur s'échappe dans le salon. C'est l'eau du minestrone. Les jambes de Zita sont toujours sur les pédales, ses mains sur le volant, et il lui faut un grand effort pour ne pas garder la tête droite, le regard fixé vers l'avant.

« Zita. »

La voix de monsieur Leone résonne dans le garage, grave et claire :

« Rentre chez toi. Nous reparlerons plus tard. »

Dans la cour, le soleil scintille sur les graviers. La campagne est immobile et silencieuse. L'orage se fait toujours attendre.